
La littérature britannique pour enfants sur le marché international

PAR LUCY PEARSON

La littérature pour enfants britannique occupe, et ce de longue date, une place privilégiée sur le marché international, héritage de son empire colonial et de l'imposition de l'anglais dans de vastes parties du monde. Aujourd'hui cette langue fait même office de langue universelle. Et les éditeurs parient encore beaucoup sur les exportations.

Lucy Pearson en fait le constat et analyse les causes objectives de cette prééminence du livre anglophone à l'échelle internationale.



Lucy Pearson est maître de conférences en littérature enfantine à l'Université de Newcastle. Sa recherche porte essentiellement sur l'histoire du livre, les éditions pour enfants, les fans et leur culture, et la culture numérique. Son ouvrage sur *L'Avènement de la littérature enfantine moderne : édition, critique et la scène littéraire des années 1960 et 1970*, doit être publié cette année chez Ashgate.

Le 21 juillet 2007, tous les enfants du monde se sont rués dans les librairies pour découvrir comment se finissait l'histoire de leur sorcier préféré. Dans les 24 heures qui ont suivi sa publication, 15 millions d'exemplaires de *Harry Potter et les reliques de la mort* de J.K. Rowling ont été vendus à travers le monde. Le livre a maintenant été traduit dans plus de 60 langues, dont l'ukrainien, l'afrikaans et le vietnamien. Si la série des « Harry Potter » a eu un succès phénoménal, ce n'est que la dernière d'une longue liste de livres britanniques pour enfants qui ont trouvé un marché au-delà des rivages de la Grande-Bretagne. Pour diverses raisons – linguistiques, politiques, culturelles et commerciales – les marchés internationaux sont depuis longtemps très importants aux yeux des éditeurs britanniques qui se spécialisent dans ce type de littérature.

La littérature britannique pour enfants a longtemps bénéficié d'avantages commerciaux et culturels sur le marché mondial : en raison de la colonisation, la culture britannique s'est imposée dans de grandes parties du globe. Au début du XIX^e siècle, l'anglais était devenu la langue dominante en Amérique du Nord, dans de nombreux pays d'Asie du Sud-Est, dans les Indes britanniques et dans de nombreux pays d'Afrique. Un siècle plus tard, elle était devenue la langue la plus parlée dans le monde. Au XXI^e siècle, son ubiquité a encore été renforcée par Internet, où elle fait office de langue universelle permettant aux communautés internationales avides d'interaction de communiquer. De fait, les éditeurs britanniques ont pu exploiter ces marchés anglophones hors des frontières de leur pays : ainsi, de nombreux fans impatientes de connaître la fin des histoires de « Harry Potter » dans *Les Reliques de la mort* ont choisi de lire le livre dans son édition originale plutôt que d'attendre des mois, voire des années, la publication d'une traduction dans leur langue maternelle.

L'événement le plus important dans le monde de l'édition pour la jeunesse est la Foire internationale du livre de jeunesse de Bologne, à laquelle participent des éditeurs de 66 pays différents. Celle-ci est l'occasion pour les éditeurs britanniques d'acquérir de nouveaux titres auprès d'éditeurs étrangers, mais surtout, c'est pour eux l'occasion de vendre les droits de leurs propres publications à des éditeurs internationaux, de négocier des accords pour publier certains ouvrages en co-édition, et de diffuser les ouvrages britanniques. Les auteurs et les illustrateurs sont souvent invités à Bologne pour faire la promotion de leurs nouveaux livres : en 2011, à la suite de la présentation donnée par Michelle Paver pendant cette foire internationale, les éditions Penguin ont réussi à vendre les droits pour sa saga intitulée *Le Temps des héros* aux Pays-Bas, en France, en Suède et en Italie. Les éditeurs britanniques dominent le marché à l'exportation : en 2010, les exportations représentaient 31% des ventes de livres pour enfants effectuées par des éditeurs britanniques¹. Même si cela correspondait à une baisse de 7% par rapport à l'an passé, révélant une crise des ventes britanniques à l'étranger, les marchés internationaux ont toujours une importance majeure pour nos éditeurs de livres pour enfants.

Au milieu du XX^e siècle, Penguin continuait à vendre les livres de son répertoire britannique aux États-Unis [...]. Toutefois, dans les années 1980, le rapport s'inversa, et les éditeurs britanniques importaient davantage de livres qu'ils n'en exportaient aux États-Unis.



LUCY
PEARSON

LES RELATIONS ENTRE ÉDITEURS AU SEIN DE L'AIRE ANGLOPHONE

Historiquement, les États-Unis représentent le premier marché pour ces ouvrages car, outre une langue commune, ils ont des liens culturels très forts avec la Grande-Bretagne. Les livres destinés à amuser, éduquer et ouvrir les petits Britanniques au monde qui les entoure ont souvent été considérés comme bien adaptés également pour leurs cousins Américains : au XVIII^e et XIX^e siècles, la plupart des livres américains à destination des enfants étaient des rééditions de livres britanniques. La libre circulation des livres d'un côté à l'autre de l'Atlantique ne s'est pas toujours faite au profit des éditeurs britanniques, puisque les rééditions clandestines étaient alors légion. Certains éditeurs américains astucieux produisaient souvent des éditions avec de légers changements, visant à les rendre plus appropriées à un public américain : ainsi, dans l'édition de 1789 du livre d'Isaiah Thomas *Nurse Truelove's Christmas-Box* [La boîte de Noël de l'infirmière Truelove], publié pour la première fois par Newbery et Carnan autour de 1770, Monsieur Gentil (« Master Friendly ») n'était plus un membre du Parlement, mais du Congrès². L'influence des auteurs britanniques est très apparente dans de nombreux classiques américains de la littérature enfantine, à la fois à travers des références directes – l'héroïne du roman de Louisa May Alcott intitulé *Huit cousins* (1875) fait par exemple allusion à la « maman moralisatrice » de la petite Rosamonde dans la célèbre nouvelle de Maria Edgeworth « Le Bocal violet » (« The Purple Jar », 1796) – mais aussi indirectes, en adoptant les conventions et les traditions du genre.

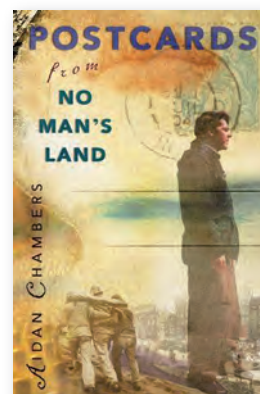
Dès la première moitié du XX^e siècle, le nombre de publications de livres pour enfants aux États-Unis avait, à maints égards, dépassé celui de la Grande-Bretagne, car ils avaient plus de maisons d'édition spécialisées, et pouvaient publier autant qu'ils voulaient, puisqu'ils n'étaient pas soumis aux contingences matérielles ni aux restrictions qu'avaient entraînées les deux guerres mondiales. Cependant, les éditeurs britanniques continuaient de publier aux États-Unis : alors que la branche américaine des livres de poche de Penguin devenait rapidement de plus en plus indépendante par rapport à la maison mère britannique, la filiale américaine des éditions Puffin ne vit pas le jour avant 1978. Au milieu du XX^e siècle, Penguin continuait à vendre les livres de son répertoire britannique aux États-Unis, faisant ainsi en sorte que les petits Américains de l'époque grandissent en lisant des livres publiés à l'origine pour leurs cousins d'outre-Atlantique. Toutefois, dans les années 1980, le rapport s'inversa, et les éditeurs britanniques importaient davantage de livres qu'ils n'en exportaient aux États-Unis. Le marché des livres pour jeunes adultes en particulier était largement dominé par les américains depuis des années, car les éditeurs spécialisés dans le lectorat adolescent s'y étaient développés bien plus tôt qu'en Grande-Bretagne. Les auteurs Américains comme Judy Blume, Paula Danziger, Robert Cormier et Paul Zindel y étaient très populaires, alors que leurs collègues britanniques peinaient à se faire connaître sur le marché américain. Plus récemment, les éditeurs américains se sont montrés un peu frileux face à certains livres qui pourraient sembler moins familiers, culturellement parlant, à leurs

jeunes lecteurs : l'exemple le plus célèbre est *Harry Potter à l'école des sorciers*, qui fut rebaptisé pour se conformer aux exigences du marché américain³, mais, plus généralement, il est de coutume d'américaniser quelque peu le vocabulaire pour plaire au public. Ceci dit, le marché américain reste le plus important pour les exportations britanniques, dont il représente environ 10%. La popularité de la série des «Harry Potter» a grandement contribué à accroître le prestige des éditeurs britanniques qui ont su mettre à profit l'attente fébrile du public pour le prochain *Harry Potter*.

Au Canada et en Australie, l'avantage d'une langue et d'une culture commune se doublait de réglementations particulièrement avantageuses aux éditeurs britanniques. Dans la deuxième moitié du xx^e siècle, le *British Market Rights Agreement* conféra à ces derniers des conditions privilégiées à l'intérieur du Commonwealth : quand ils vendaient les droits de leurs publications à des éditeurs américains, ils conservaient quand même le droit de vendre et de rééditer ledit ouvrage dans le Commonwealth britannique. En revanche, quand ils achetaient les droits à des éditeurs américains, ils les achetaient pour le Commonwealth tout entier, et pas juste pour la Grande-Bretagne. Ceci contribua à renforcer la position déjà bien établie des éditeurs britanniques au sein du Commonwealth, si bien que de nombreux écrivains australiens, par exemple, sollicitaient des éditeurs britanniques, et non australiens, pour publier leurs œuvres. L'écrivaine néo-zélandaise Margaret Mahy témoigne ainsi que la domination culturelle de la littérature britannique était si importante qu'elle ne commença à s'affranchir de l'influence de la littérature de jeunesse britannique pour développer un style typiquement néo-zélandais qu'en 1984, avec *The Changeover*, qui raconte les aventures de Laura la sorcière, soit quinze ans après ses débuts en tant qu'auteure pour enfants.

UNE INFLUENCE CULTURELLE INTERNATIONALE

Cette influence a été un facteur décisif dans la création d'un marché pour la littérature enfantine en dehors des pays anglophones. L'un des meilleurs exemples est le Japon, qui a adopté non seulement des auteurs britanniques bien connus comme J.K. Rowling, mais également d'autres comme Aidan Chambers ou Robert Westall, qui sont maintenant plus connus là-bas qu'au Royaume-Uni. Le succès d'écrivains comme Robert Westall, dont les livres ont une dimension régionale et nationale très marquée, était a priori peu prévisible ; mais c'était sans compter sur le fait que, grâce à une forte influence des pays anglophones au Japon, les codes et les conventions de la littérature britannique pour enfants sont devenus à la fois familiers et attrayants pour le lectorat japonais. Cette influence culturelle remonte à la fin du xix^e siècle, quand le Japon considérait la Grande-Bretagne comme un modèle de puissance à la fois militaire et industrielle, alors que le pays venait tout juste d'ouvrir péniblement ses frontières au commerce international. L'adoption par les japonais des structures politiques, des modes vestimentaires et culturelles occidentales coïncida alors avec un « âge d'or » de la littérature pour enfants en Grande-Bretagne, et par conséquent de nombreux classiques du genre arrivèrent sur le marché japonais. *Alice au pays des merveilles* (1865) est si



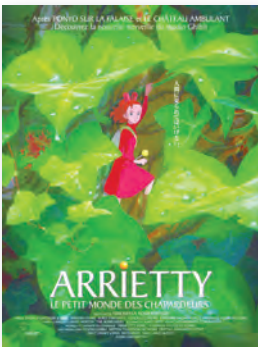
↖
Logo de la maison d'édition
Penguin books.

↑
Couverture anglaise d'un des
best-sellers d'Aidan Chambers.

↑
Le Vagabond, de Robert Westall,
Gallimard Jeunesse.



↑
Peter Rabbit de Beatrix Potter.



bien connu des lecteurs japonais que l'histoire fut adaptée par le gouvernement pour sa propagande pro-nucléaire, et les Japonais sont les plus grands fans au monde des histoires de Beatrix Potter. Étant donné l'ubiquité de ces grands classiques dans le paysage littéraire japonais, il n'est pas surprenant de constater que 80% des livres pour enfants traduits d'une langue étrangère au Japon sont traduits de l'anglais (cela inclut bien sûr les livres de l'aire anglophone toute entière). Même si les petits Japonais n'ont pas fait eux-mêmes l'expérience de la vie en Grande-Bretagne, qu'ils ne connaissent pas directement sa culture et sa population, ils les ont découverts et s'y sont tellement familiarisés à travers leurs lectures que cela leur permet d'apprécier pleinement sa littérature. La littérature britannique elle-même s'est enrichie des adaptations cinématographiques japonaises de grands classiques de la littérature enfantine comme l'adaptation en manga de Hayao Miyazaki du *Château de Hurlé* de Diana Wynne Jones (1986, adapté sous le titre *Le Château ambulant* en 2004), ou son *Arriety, le petit monde des chapardeurs* (2010), adapté des *Chapardeurs* de Mary Norton (1952).

Cette accessibilité des livres britanniques qui exerce une influence sur les attentes des lecteurs et crée un marché pour cette littérature – même dans des pays qui présentent de grandes différences culturelles par rapport au Royaume-Uni – crée une forte motivation chez les éditeurs à se faire une place dans ces nouveaux marchés, particulièrement dans des pays où il n'est pas coutume de publier des livres pour les enfants. En effet, les ventes à l'international deviennent de plus en plus cruciales dans un marché très compétitif, et les pays comme la Turquie, l'Indonésie et Singapour offrent de belles opportunités de développement.

L'un des domaines où les éditions internationales ont été les plus importantes est celui des albums, qui sont des candidats idéaux pour une publication internationale, puisqu'ils ne comportent que très peu de texte (voire pas du tout), ce qui réduit les coûts et la durée nécessaires à la réalisation d'une traduction. D'un point de vue pratique, le coût de production élevé de ces livres pousse souvent les éditeurs à vendre les droits de ces ouvrages à l'étranger pour amortir l'investissement. L'un des premiers éditeurs à reconnaître toute l'ampleur du potentiel de ces publications internationales fut Sebastian Walker, qui fonda Walker Books en 1978 en postulant que seules 15% de ses ventes se feraient sur le marché britannique. Le fait de produire très régulièrement des co-éditions internationales permit à Walker de proposer des livres plus attrayants et de meilleure qualité pour un coût réduit, ce qui permit à son tour à son entreprise de commencer à engranger des bénéfices au bout de quatre ans. En 1982, les ventes de Walker s'élevaient déjà à plus d'un million de livres sterling, dont près de 80% venaient des exportations⁴. Dans les trente ans qui ont suivi, les ventes internationales sont devenues de plus en plus importantes pour tous les éditeurs, qui n'offrent plus, en général, de contrats à des auteurs ou illustrateurs s'ils n'ont pas déjà vendu les droits de leurs ouvrages à l'international⁵.

Picture Book Picnic

Tuck into a book!

Join the fun at www.picturebookpicnic.co.uk
Activities, competitions & special offers

WALKER BOOKS

↗
La campagne « Picture Book Picnic »
lancée par Walker Books.
image extraite du site
www.picturebookpicnic.co.uk

En Inde, 50% de tous les livres publiés à destination des enfants le sont en anglais, même si seulement 7% des jeunes lecteurs parlent cette langue.



↑
Couvertures des éditions ukrainiennes et japonaises d'Harry Potter.

LES REVERS DE CETTE POSITION DOMINANTE

Dans le contexte de l'expansion coloniale qui a permis à la littérature britannique pour enfants de se développer en Inde, en Afrique et dans d'autres pays de l'ex-empire britannique, l'alphabétisation et l'éducation servaient avant tout à imposer le modèle culturel britannique aux populations locales. Au vu de l'importance qu'a conservé le modèle d'éducation anglo-centré dans les anciennes colonies, même des années après leur indépendance, on peut constater que la langue et la littérature anglaises ont gardé une influence totalement disproportionnée dans la culture de ces pays. Le maintien de cette domination de la littérature britannique (et américaine) dans ces pays signifie aussi qu'on propose aux enfants des livres qui sont peu (ou pas du tout) en rapport avec leur vie quotidienne : Chinua Achebe a qualifié les livres importés de « joli poison » pour les enfants africains, car ils n'ont aucun lien avec leur culture et ne leur permettent pas de s'identifier aux héros qu'ils mettent en scène⁶. L'omniprésence des livres en langue anglaise peut aussi avoir pour effet d'inhiber la production de livres dans les langues locales : en Inde, 50% de tous les livres publiés à destination des enfants le sont en anglais, même si seulement 7% des jeunes lecteurs parlent cette langue⁷. De plus, si la Grande-Bretagne exporte de nombreux livres, elle en importe très peu, de sorte que les petits Britanniques ont relativement peu d'occasions d'élargir leurs horizons culturels.

Même si le succès des publications britanniques hors du Royaume-Uni pose des problèmes en ce qu'il peut potentiellement intimider les éditeurs locaux et les empêcher de publier leurs propres ouvrages, surtout dans des pays où la littérature pour enfants commence tout juste à se développer, le soutien financier qu'apportent les revenus des exportations contribue bel et bien à l'existence et au maintien d'une industrie du livre variée et en bonne santé dans notre pays. Dans un marché de plus en plus international, il est de plus en plus probable que les éditeurs cherchent à acquérir des droits internationaux pour de nouveaux ouvrages. L'impact international qu'ont historiquement toujours eu les livres britanniques pour enfants assure aux éditeurs britanniques un avantage certain dans ce contexte. Comme le montre la popularité mondiale de la série des « Harry Potter », les codes de la littérature enfantine britannique sont vite adoptés par les lecteurs internationaux. Le monde de l'Internet et les univers alternatifs de la fantasy trouvent un écho dans l'imaginaire des enfants de tous les pays du monde : si la Grande-Bretagne peut rester quelque chose de lointain et d'étranger pour eux, ils peuvent s'immerger dans le monde de la littérature enfantine britannique juste en tournant une page. ●

Traduit de l'anglais par Adeline Chevrier-Bosseau

1. Voir l'article de Caroline Horn, « Les ventes de livres pour enfants chutent pour la troisième année consécutive » (*Kids sales fall for third year in a row*) *The Bookseller*, 9 Mai 2011. <http://www.thebookseller.com/news/kids-sales-fall-third-year-row.html>.)

2. Voir Samuel F. Pickering Jr., *Moral Instruction in Fiction for Children, 1749-1820* (Athens, Georgia : University of Georgia Press, 1995), p. IX.

3. Traduction littérale du titre original (anglais britannique) : « Harry Potter et la pierre philosophale ». Titre de l'édition américaine : *Harry Potter and the Sorcerer's Stone* (« Harry Potter et la pierre du sorcier »).
4. Les ventes s'élevaient très précisément à 1 161 656 £, voir Mirabel Cecil, Sebastian Walker 1942-91 : *A Kind of Prospero* (London: Walker Books, 1996), p. 80.
5. Voir Judith Graham, « Picture Books », in : *Children's Book Publishing in Britain Since 1945* (Aldershot: Scolar Press, 1998), 60-85, p. 63.
6. Chinua Achebe, cité par Emer O'Sullivan dans *Comparative Children's Literature*, traduit par Anthea Bell (London & New York: Routledge, 2005), p. 61.
7. Voir Clare Bradford : « Children's literature in a global age: transnational and local identities », in : *Nordic Journal of ChildLit Aesthetics* 2 (2011), DOI: 10.3402/blft.v2io.5828.



Les stands Penguin Group et Random House Children's Books à la Foire Internationale du Livre de Jeunesse de Bologne en 2007.

